

La réalité est-elle donnée ou construite ? À propos d'un argument de Searle¹

Michel Bitbol
CNRS, Paris

In : I. Smadja (ed.), *Réalisme et théories physiques, Cahiers de Philosophie de l'Université de Caen*, 45, 39–62, 2008

Résumé : John Searle tente de prendre le constructivisme social au piège de sa propre thèse: la construction sociale de certaines réalités, dit-il, a parmi ses pré-conditions le caractère *non* socialement construit de certaines autres. Mais après examen attentif, cet argument s'avère faible. On montre que la séparation ontologique qu'il cherche à établir entre une réalité donnée et une réalité socialement construite (par exemple entre les atomes et la monnaie fiduciaire) se contente de faire signe vers une interface fonctionnelle et fluente. Après tout, l'enfant commence par considérer comme *données* les réalités que *nous adultes* qualifions de « sociales », et il n'apprend inversement à voir certains phénomènes comme « objets naturels » que par un *long processus d'abstraction*. Ce déplacement de la limite du donné et du construit se poursuit durant toute l'existence, au fur et à mesure que les besoins adaptatifs évoluent.

Un argument important contre le constructivisme social a été formulé par John Searle en 1995². Il consiste non seulement à admettre, mais aussi à analyser jusqu'à ses dernières implications le concept de construction sociale d'une réalité; puis à prouver que l'une des implications en question est l'impossibilité de généraliser ce concept à *toutes* les réalités que nous reconnaissons dans la vie quotidienne et dans les sciences. Mieux encore, J. Searle entreprend de montrer qu'une telle impossibilité est constitutive de l'acte de construire socialement une réalité.

Ainsi le constructivisme social semble-t-il pris au piège de sa propre thèse: la construction sociale de certaines réalités a parmi ses pré-conditions le caractère *non* socialement construit de certaines autres. Qualifiant celles des réalités qui sont socialement construites de "réalités sociales", l'énoncé de limitation de Searle impose de restreindre l'ambition du projet inscrit dans l'expression "construction sociale de la réalité" à l'étude ciblée, et inévitablement partielle, de la "construction de la réalité sociale".

Mais quelle est la nature de cet argument en faveur d'un réalisme philosophique ? S'avère-t-il aussi concluant que le

¹ Le titre original de l'article était : « Réalité donnée ou réalité construite »

²J. Searle, *The construction of social reality*, Allen lane, the penguin press, 1995

pense Searle ? Sa séparation entre une réalité donnée et une réalité construite à partir de son matériau est-elle pertinente en tant que frontière ontologique absolue ? Ou une telle séparation se contente-t-elle de faire signe vers une interface purement fonctionnelle et fluente, utile à la science et à la vie sociale ? Telles sont quelques-unes des questions qui vont être abordées dans cet article.

Une théorie de la construction sociale en six points

Un préalable de l'argument de Searle est l'analyse du processus de formation de réalités socio-institutionnelles comme la monnaie, les lois, la propriété, le mariage, ou le gouvernement. Emprunter ce détour offre un enseignement qui ne se limite pas aux traits propres des réalités institutionnelles retenues. Bien au contraire, l'étude des institutions ouvre deux itinéraires de recherche potentiellement très vastes:

- L'esquisse d'une théorie générale de la construction sociale, *a priori* applicable à toutes sortes d'objets, et pas seulement aux objets sociaux;
- Une argumentation au sujet des limites de *toute* théorie de ce genre.

Commençons par la théorie générale de la construction sociale développée par Searle. Elle est fouillée et complexe, et nous n'en retiendrons donc que des traits marquants, sous forme d'une énumération de six composantes de la pratique constructive : les règles, le déplacement symbolique, l'utilisation du langage, le caractère auto-référentiel, les aspects performatifs, et l'émergence d'une transcendance en trompe-l'œil.

1) La construction d'une réalité sociale requiert un type particulier de règles: les règles "constitutives", qui s'opposent aux règles simplement "régulatrices". Les règles "constitutives" *créent* la possibilité de certaines activités alors que les règles "régulatrices" se contentent d'*infléchir* des activités pré-existantes³. Pour prendre deux exemples typiques, les règles d'un jeu constituent le jeu, et créent la possibilité de l'activité qu'on appelle "jouer à ce jeu"; quant à la loi fondamentale d'un Etat, elle *constitue* cet Etat, prend au

³ibid. p. 27

demeurant le nom de *constitution*, et crée la possibilité d'activités comme "élire le président de la république", "nommer les ministres", ou "engager la responsabilité du gouvernement devant l'assemblée". Les règles constitutives de Searle peuvent être rapprochées de ce que G.H. Von Wright⁴ appelle des "normes déterminantes". Mais Von Wright oppose ce dernier type de norme, dont les deux modèles principaux sont les règles d'un jeu et les règles grammaticales, aussi bien aux "normes prescriptives" promulguées par une autorité et appuyées sur des sanctions, qu'aux "normes techniques" (ou "directives") qui dressent l'inventaire des *moyens* indispensables pour atteindre une certaine *fin*. Chez Searle, par contre, ce genre d'opposition est moins marquée et se voit remplacée par des réseaux coopératifs entre règles de divers ordres: les règles constitutives, par exemple, peuvent s'articuler à des prescriptions destinées à les faire respecter, ou à des directives annexes établissant les moyens de leur mise en oeuvre.

2) La fonction principale des règles constitutives (ou des normes déterminantes) est d'opérer, par le biais de déclarations performatives, des *déplacements symboliques*. Un symbole est une configuration, une action, une marque, ou un objet, qui pointent vers quelque chose au-delà d'eux-mêmes. Instaurer un déplacement symbolique consiste donc à assigner à une configuration, à une action, à une marque, ou à un objet, la fonction de "compter-pour" autre chose qu'eux-mêmes. Les règles du jeu d'Échecs indiquent par exemple que telle configuration de pièces sur l'échiquier *comptent pour* un échec et mat; et dans un autre ordre d'idées, certaines règles légales établissent que tel ensemble d'actions *compte pour* une élection. La mise en application de ces règles peut par ailleurs exiger une série de déplacements symboliques additionnels. Ainsi, à côté de l'instauration des règles du jeu d'Échecs qui crée la possibilité abstraite d'y jouer, une série de déplacements symboliques faisant compter tel objet en bois sculpté ou telle marque pour telle "pièce" du jeu, est requise afin de pouvoir y jouer effectivement. De même, à côté de la *constitution* qui crée la possibilité du fonctionnement de l'État, toutes sortes de règlements annexes instituent les déplacements symboliques supplémentaires qu'exige son fonctionnement effectif. Des règles

⁴G.H. Von Wright, *Norm and action*, Routledge & Kegan Paul, 1963

faisant compter telles petites feuilles de papier imprimées pour des bulletins de vote, et faisant au contraire tomber toutes sortes d'autres feuilles de papier dans la catégorie des bulletins nuls, permettent par exemple de mettre en pratique de la façon la moins contestable possible les règles constitutionnelles et légales portant sur les élections.

3) Les règles constitutives d'une institution et les divers déplacements symboliques qui les accompagnent requièrent *le langage*. Les énoncés performatifs qui permettent d'édicter ces règles et de procéder à ces déplacements font en effet partie du langage. Mais le langage n'est-il pas lui-même une institution, avec ses règles constitutives grammaticales et ses déplacements symboliques imposés à des sons et à des marques écrites? N'y a-t-il pas dès lors un risque de régression à l'infini dans cette chaîne d'institutions qui s'appuient les unes sur les autres, voire une circularité patente dans la façon dont le langage, en tant qu'institution, semble requérir un langage déjà institué? J. Searle traite ce problème bien connu en plusieurs étapes. Il s'appuie pour cela sur sa théorie de l'*arrière-plan*, c'est-à-dire de l'ensemble de capacités, de dispositions, et de savoir-faire que présuppose chaque acte de signification. Le comportement linguistique, affirme Searle après Wittgenstein, n'est pas *gouverné* par des règles grammaticales et sémantiques; il est *descriptible* rétrospectivement par ces règles. Et s'il est descriptible par des règles, c'est que les locuteurs ont développé des capacités et un savoir-faire fonctionnellement équivalents aux règles de la langue qu'ils utilisent, sans pour autant en avoir intériorisé des représentations (conscientes ou inconscientes). Ceci permet de comprendre que les règles grammaticales et sémantiques d'une langue n'aient jamais eu à être édictées. Seuls les *comportements linguistiques* ont dû être modelés, et ils ont pu l'être par l'exemple et la correction mutuelle. Au total, l'institution qui permet les autres institutions, à savoir le langage, n'a pas demandé à son tour à être explicitement instituée; il n'y a ni régression à l'infini, ni circularité institutionnelle à craindre à ce stade.

4) Le spectre de la circularité ressurgit pourtant à un autre niveau. Indépendamment de leur relation au langage, les concepts sous lesquels tombent les réalités sociales semblent en effet souvent *auto-référentiels*. Par exemple, le type d'objet que l'on qualifie de billets de banque (ou d'inscription sur un compte

en banque) *est* de l'argent parce qu'il est *considéré comme* de l'argent, ou mieux encore parce que tout le monde *croit* que c'est de l'argent. Ce qui compte n'est pas tant les caractéristiques physiques des objets affectés d'un déplacement symbolique, que *l'accord collectif et constant* des membres de la collectivité au sujet du déplacement symbolique. Cette idée d'une auto-référentialité brute dans la définition de l'argent (et d'autres réalités sociales) n'est cependant qu'une approche superficielle de la question. Les premiers inventeurs du papier-monnaie, comme le banquier de Louis XV, John Law, ont fait l'amère expérience de son insuffisance lorsqu'ils ont vu l'accord initial se défaire sous leurs yeux. Pour être opérant et constant, l'accord exige au minimum l'appui de toutes sortes de normes prescriptives portées par des sanctions, comme celles qui interdisent le vol ou la fabrication de faux billets, ainsi que de nombreuses directives techniques, comme celles qui indiquent le mode de fabrication des billets authentiques. Il exige aussi que la confiance constitutive ne soit pas trompée par ceux qui sont en charge de l'instaurer; ceci requiert le respect par ces derniers d'une norme prescriptive auto-imposée selon laquelle doit être maintenu un lien étroit entre la variation des quantités de biens produits et la variation de la quantité de monnaie en circulation. L'analyse purement auto-référentielle des réalités sociales s'avère au total aussi déficiente que l'affirmation d'une stricte circularité dans la façon dont les institutions requièrent le préalable d'une autre institution (celle du langage).

5) La source de cette déficience est la quasi-ignorance du réseau des *pratiques* qui sous-tend les institutions. Une ignorance qui a pour corrélat la tentative de faire fonctionner les règles constitutives, les déplacements symboliques, les prescriptions et les directives, dans le seul domaine abstrait des représentations et des croyances. Or, comme le remarquent ensemble Searle et Bourdieu⁵, une institution existe et persiste non pas par le jeu autonome des normes ainsi que des représentations qu'on s'en fait, ni même par un rapport directement déterminant entre les normes et les conduites, mais par l'adéquation des aptitudes et des attentes des agents à un champ d'action sociale où les comportements conformes à un certain ordre sont gratifiés, tandis que ceux qui s'en écartent sont sanctionnés. L'institution et ses

⁵P. Bourdieu, *Méditations pascalienues*, op. cit. p. 171

normes fonctionnent comme une trame parfois visible et parfois invisible autour de laquelle s'articulent des pratiques; elles vivent de leur capacité à épouser les pratiques déterminantes de la société et à désigner sans ambiguïté comme déviantes celles des pratiques qui ne s'y conforment pas. Les règles peuvent il est vrai être conçues comme un moyen d'infléchir les pratiques. Mais elles n'y parviennent qu'en s'appuyant sur certaines pratiques pré-existantes, soit parce qu'elles se contentent d'entériner et de stabiliser des pratiques émergentes, soit parce qu'elles se servent d'un corps de pratiques instituées en vue d'exercer des actions "correctrices" (pratiques d'acceptation de l'autorité par la plupart des membres de la société, ou pratiques d'exercice de l'autorité par la contrainte). Le cas du langage ou des coutumes, dans lequel le réseau des pratiques préexiste à la règle, n'apparaît plus à partir de là comme une exception fondatrice. Il s'avère plutôt être le modèle général de ce qui finit par arriver lorsqu'après une période suffisante d'acclimatation, les règles n'ont presque plus besoin d'être formulées tant elles vont "de soi", tant elles dessinent bien les lignes de forces de comportements qui s'y conforment sans être ouvertement guidés par elles. Ainsi, le tête-à-tête statique et auto-référentiel d'un statut et de la croyance en ce statut, est-il brisé par des pratiques qui débordent de toutes part le champ des énoncés institutionnels et la question des statuts qui s'y pose. Une réalité sociale, une institution, est tout autre chose qu'une convention abstraite. Elle est enracinée dans un corpus de pratiques; elle leur sert d'axe articulatoire ou de point focal; et elle disparaît non pas quand, pour quelque raison mystérieuse, les individus cessent d'y croire ou de l'accepter, mais quand le réseau des pratiques s'est déformé de telle sorte que ses lieux d'articulation ne coïncident plus avec elle.

Le cas de la monnaie " fiduciaire " est longuement développé par Searle, selon ces lignes directrices. Un objet social, explique-t-il, opère comme une possibilité permanente d'activité, ou encore comme un substitut symbolique pour un groupe donné d'activités⁶. Le billet de banque est par exemple une possibilité permanente de paiement; il est le substitut symbolique d'une série d'activités incluant le crédit, l'épargne, l'échange de biens produits, et l'offre de services; il leur sert d'unité commune à

⁶J. Searle, *The construction of social reality*, op. cit. p. 36, 57

travers l'activité d'étalonnage du "bureau des standards" monétaire qu'est la banque centrale. Inversement, il risque de perdre la valeur qui lui est reconnue si quelque chose du réseau d'activités qui l'a pour axe a été altéré: si les possibilités de paiement excèdent ce qui peut être l'objet d'un paiement, ou si le "bureau des standards" déforme l'étalon par une émission monétaire excessive. Le cercle qui consiste à définir l'"argent" comme "ce que les gens croient être de l'argent" est de cette façon rompu, et il est remplacé par une dialectique constructive faisant intervenir des pratiques et le moyen institutionnel de favoriser ces pratiques. Les pratiques, ce sont les échanges de biens et de services, ainsi que l'épargne, et le moyen institutionnel qui épouse ces pratiques et les favorise par son universalité est la monnaie. L'argent se définit ainsi non plus par ce que les gens croient mais par ce qu'ils sont *disposés à utiliser* (et utilisent effectivement) comme moyen d'échange, comme réceptacle de valeur, comme remboursement de dettes, ou bien comme paiement de salaires. "Le mot 'argent' fonctionne comme substitut pour l'articulation linguistique de toutes ces pratiques"⁷. Ce sont en définitive plutôt les pratiques que les énoncés normatifs qui constituent l'objet social. Chaque acte qui se conforme à l'institution de cet objet social le confirme et le renouvelle.

6) La façon dont bon nombre de comportements institutionnalisés "vont de soi" est vraisemblablement le premier type de régularité qui s'impose aux êtres humains, avant même les régularités naturelles. A partir de là, la tentation de prêter à ces institutions une origine transcendante risque de devenir irrésistible. Réciproquement, il peut être perçu comme utile de favoriser la croyance en un fondement transcendant des réalités sociales, afin de mieux perpétuer celles les pratiques qui tendent à s'y conformer. Cassirer⁸ fournit bon nombre d'illustrations de cette imbrication entre la récursivité des pratiques et leur projection dans une entité transcendante. L'institution de l'écriture était tellement frappante par son organisation rigoureuse qui s'imposait à tous depuis des temps immémoriaux, remarque-t-il, que les anciens Egyptiens n'avaient aucun mal à croire qu'elle avait été imposée par le dieu Thot. Et cette

⁷ibid. p. 52

⁸E. Cassirer, *Logique des sciences de la culture*, Editions du Cerf, 1991, p. 76-77

croyance sacralisait et pérennisait en retour les principes graphiques de l'écriture hiéroglyphique. Dans le même esprit, des institutions comme le mariage ou la royauté ont commencé par se voir assigner une origine divine, dans un mouvement général qui tendait à rabattre les règles constitutives infondées sur le plan de règles prescriptives fondées par la volonté d'un créateur, et qui renforçait par ce biais aussi bien l'intangibilité des normes que leur respect. Un autre cas, celui de la monnaie " fiduciaire ", est particulièrement intéressant à analyser ici, parce que durant son histoire se rencontrent toutes les configurations concevables du triple rapport entre un corps de pratiques, sa régulation symbolique dans une institution, et sa traduction en termes de croyances en un fondement transcendant. Les trois stades pré-fiduciaires de la monnaie sont ceux où les échanges s'effectuaient par des règles de troc, par l'intermédiaire de l'un des biens échangés utilisé comme référence (par exemple l'or), puis au moyen d'une quantité de ce bien garantie par le sceau de l'autorité politique (par exemple les pièces d'or ou d'argent frappée par un atelier royal certifiant son poids). Un stade intermédiaire entre le précédent et celui des premières monnaies fiduciaires, était celui où l'autorité politique jouait de sa garantie apposée sur les pièces ayant cours légal, pour déconnecter partiellement la valeur nominale et le poids effectif de métal. La phase initiale des monnaies proprement fiduciaires ne faisait au fond que prolonger celle qui vient d'être décrite. L'institution monétaire, qui n'était plus désormais que l'axe et l'étalon nominal du réseau des échanges, continua cependant quelque temps de faire intervenir le rapport à un fondement extérieur sous la forme d'un bien échangeable de référence. C'était le cas lorsque le papier-monnaie était gagé sur l'or d'une banque centrale, ou sur des " biens nationaux " d'ordre foncier. Au dernier stade, enfin, le fondement extérieur lui-même a fini par être abandonné, après une seconde période intermédiaire durant laquelle il est progressivement tombé en désuétude. Cette seconde période intermédiaire où la monnaie était *de facto* privée de gage, mais où on continuait à entretenir l'idée qu'elle était gagée, est particulièrement intéressante. Elle illustre le fait que la croyance, même incorrecte, en un fondement transcendant, contribue à stabiliser certains cycles de pratiques, et qu'en sens inverse la manifestation apparemment intangible de ces cycles de pratiques dans une institution favorise les croyances

fondationnalistes⁹. Elle suggère aussi une idée plus subtile: celle que *l'oubli* du caractère institutionnel des règles et déplacements symboliques qui rendent possible un cycle de pratiques, pourrait bien être *l'équivalent performatif d'une croyance transcendante*. L'oubli (ou le passage à l'état latent) de ce que la valeur du papier-monnaie est *instituée*, l'oubli de ce qu'elle dépend de son acceptation effective comme moyen et comme étalon des pratiques d'échange et d'épargne, se traduit par des *habitus* dont la traduction la plus plausible en termes de croyance est que " ceci est de l'argent " . C'est cette sorte de croyance incarnée, oublieuse des origines et des conditions, qui remplace au bout du compte la croyance explicite selon laquelle le papier-monnaie est gagé sur l'or.

Comment transposer les règles de la construction sociale des réalités sociales aux réalités naturelles ?

Il est temps à ce stade de reprendre notre question initiale: est-on en droit d'affirmer que les entités dont les théories scientifiques affirment que la nature est peuplée, voire les " choses " de la vie quotidienne, sont socialement construites au même titre que la valeur du papier-monnaie, le mariage, ou les élections? L'analyse offerte par Searle des procédés de construction des réalités sociales avait pour but de montrer leur spécificité et leur inapplicabilité à des réalités non-sociales. Mais l'aboutissement de cette analyse est plus subtil que Searle n'est disposé à l'admettre. Car au fond, si on la regarde de près, elle parvient à deux résultats qui s'équilibrent l'un l'autre. D'un côté, contrairement à ce que Searle escomptait, elle *lève* certains obstacles à la généralisation du concept de construction sociale de la réalité. Et d'un autre côté elle ne le fait qu'en atténuant notablement ce concept, c'est-à-dire en lui faisant perdre bon nombre de ses connotations étroitement conventionnelles.

Voyons comment ces deux résultats sont obtenus. Ainsi que l'a montré Searle, la construction sociale d'une réalité, *y compris d'une réalité sociale*, ne s'effectue pas dans le vide des décisions arbitraires, par la fantaisie d'un seul ou de quelques-uns. Elle est

⁹Bien entendu, il n'est pas ici question d'un cercle fermé de relations entre croyances et institutions (dont nous avons montré précédemment l'insuffisance), mais plutôt d'un effet rétro-actif des croyances sur les institutions à travers leur ouverture à des pratiques en devenir.

liée à un système de pratiques antérieures, elles-mêmes appuyées sur les capacités et les attentes des agents. Elle est partie prenante d'un cycle de régulations où le réseau des activités et les règles qui le constituent rétro-agissent l'un sur l'autre. Elle est sans cesse soumise à des contraintes qui l'excèdent et la précèdent, et dans lesquelles elle doit s'inscrire sous peine d'échec. Même pour le cas-limite de l'institution d'un jeu, les degrés de liberté de l'inventeur sont nombreux mais pas illimités.

Rien n'empêche à partir de là d'envisager qu'un concept de "construction sociale de la réalité" puisse être pertinent pour comprendre la dynamique de la recherche dans les sciences de la nature, et qu'il ne diffère de celui que Searle applique à la construction de réalités sociales que sur un plan quantitatif. L'intensité des contraintes qui modulent les recherches dans les sciences de la nature serait simplement supérieure à celle des contraintes qui modulent la construction de réalités sociales. Avec pour raison plausible que les contraintes qui s'exercent sur les secondes ne sont que l'écho affaibli, dans le domaine des pratiques et des déplacements symboliques d'ordre supérieur, de contraintes qui s'exercent d'abord sur les pratiques du premier ordre.

Mais attention. Le concept de "construction sociale de la réalité" n'a gagné en pertinence que dans l'exacte mesure où il a perdu en contenu: l'aspect "constructiviste" a vu sa connotation d'arbitraire s'atténuer considérablement, et l'aspect "socio-institutionnel" a manifesté sa dépendance à l'égard de forces qui, s'exerçant au sein du réseau des pratiques, excèdent le cadre strict des relations sociales. Ce sont ces deux inflexions qui mettent le constructivisme à l'abri de l'objection classique et pertinente de la "résistance obstinée du réel aux inventions des chercheurs" en la lui faisant prendre en charge. Ce sont ces deux inflexions également qui indiquent la vraie spécificité d'un constructivisme social *lucide* par rapport au réalisme scientifique: non pas un pur et simple refus de l'idée de "contraintes" ou de "résistances", mais l'inscription de ces contraintes et de ces résistances sur le plan intrinsèque des pratiques plutôt que dans un rapport extrinsèque avec un quelque chose de radicalement étranger qui fait face au chercheur. Il est vrai que dans ces conditions, l'expression même de "constructivisme social" semble inappropriée, car elle traîne après elle des éléments de signification en provenance d'une position épistémologique

caricaturalement idéaliste. “Immanentisme du monde-de-la-vie” serait déjà une appellation plus appropriée (à condition de fermer les yeux sur sa lourdeur).

L’association étroite entre chaque réalité sociale construite de Searle et des entités transcendantes qui traduisent sa pérennité et garantissent cette pérennité en retour, invite par ailleurs à une autre extrapolation en direction des réalités non-sociales. Ne se pourrait-il pas que les objets physiques, voire les “ choses ” de la vie quotidienne, ne doivent *aussi* d’être considérées comme des entités permanentes existant par elles-mêmes dans le monde extérieur qu’à la stabilité des cycles d’activités dont elles sont les centres organisateurs? N’est-il pas envisageable en somme que les objets du physicien et de l’homme de la rue ne soient que l’ombre portée transcendante d’un système immanent de pratiques dont elles expriment la stabilité et l’efficacité en même temps qu’elles le régulent?

Un argument transcendantal anti-constructiviste

Searle ne se pose pas vraiment les questions précédentes, mais s’il ne le fait pas c’est parce qu’il y répond d’emblée par la négative, et de la façon la plus catégorique qui soit. Selon lui, nous l’avons vu, il est absurde de vouloir étendre le concept de construction sociale d’une réalité vers le domaine des réalités non sociales, pour la simple raison que la construction des réalités sociales utilise des réalités non sociales comme *matériau de base*. Le slogan qu’il martèle tout au long de son livre, dès les premières pages du premier chapitre, est limpide : “ (...) il n’y a pas de faits institutionnels sans faits bruts ”¹⁰. Les faits qui existent en vertu de notre croyance en eux présupposent des faits totalement indépendants de l’homme et de ce qu’il peut croire¹¹.

Le principal point d’appui de cette famille d’assertions réside dans le concept de déplacement symbolique: pour qu’il y ait déplacement symbolique, c’est-à-dire pour qu’on puisse assigner à quelque chose la fonction de “ compter-pour ” autre chose, de pointer au-delà de soi-même, il faut que quelque chose soit déjà là, disponible pour le déplacement. Le déplacement symbolique qui institue la monnaie requiert par exemple du papier et de

¹⁰J. Searle, *The construction of social reality*, op. cit. p. 34; voir aussi p. 2, 55, 73.

¹¹ibid. p. 2

l'encre comme point de départ, ou encore des marques sur un écran d'ordinateur, un disque magnétique, des câbles d'interconnexion, etc. Cela conduit Searle à proposer ce qu'il appelle un "argument transcendantal en faveur du réalisme externe"¹², c'est-à-dire un argument remontant du fait de nos pratiques (entre autres celles de construction de réalités sociales) vers sa pré-condition. Une pré-condition qui n'est autre que l'existence d'une réalité extérieure dans laquelle les agents trouvent la ressource matérielle de leurs déplacements symboliques. La réalité extérieure en question étant présupposée par la construction des réalités sociales, elle ne peut elle-même être construite sous peine d'amorcer une régression à l'infini.

Le raisonnement est peu contestable dans ses grandes lignes, mais il le devient lorsqu'on l'étudie de près, en raison de la rigidité dichotomique des notions employées (fait complètement brut d'un côté et fait complètement institutionnel de l'autre), et de leur association corrélatrice à une théorie de la connaissance dualiste (extérieur-intérieur) qui n'a aucune raison d'être tenue pour préalablement acquise. Ses insuffisances se révèlent en filigrane, au cours du développement de l'ouvrage de Searle, au fur et à mesure des renoncements auquel il doit consentir.

Affaiblissements successifs de l'argument transcendantal

Searle commence par adopter, au début de son livre, une position très forte: celle d'un réalisme "sans compromis" à l'égard des objets de la vie courante et plus encore des objets du physicien. Le monde dans lequel nous vivons est, à ce stade, assimilé à celui que *décrit* de façon univoque la physique moderne; "(...) notre métaphysique est dérivée de la physique"¹³; et il faut donc commencer par admettre que "(...) nous vivons dans un monde entièrement fait de particules physiques plongées dans des champs de forces"¹⁴. A cela s'associe une théorie de la vérité qui est une variété de la théorie de la vérité-correspondance¹⁵. Passons sur la naïveté qu'il y a à prendre au pied de la lettre la représentation des "particules plongées dans des champs de forces", à une époque où chacun

¹²ibid. p. 183

¹³ibid. p. 6

¹⁴ibid. p. 7

¹⁵ibid. p. 2

des termes employés fait l'objet d'interrogations approfondies, pour ne pas dire de transfigurations; à une époque où bien des physiciens substituent au concept de particules celui d'état d'excitation d'un champ quantique, où le seul résidu de la distinction entre particules et champs est la différence entre champs quantifiés fermioniques et champs quantifiés bosoniques, et où le rapport entre les champs quantiques en question et leur équivalent imagé classique est assez indirect, voire purement formel. Après tout, on peut créditer Searle de la capacité de remplacer son ontologie par une autre, si le besoin s'en faisait sentir. On peut aussi considérer qu'il a simplement voulu prendre, en manipulant un vocabulaire ontologique inspiré de celui des physiciens, mais excessivement simplifié et rigidifié par rapport au leur, une option méthodologique semblable à celle de Quine: poser toutes les questions philosophiques (en particulier celle de la construction des faits sociaux) dans le cadre d'une représentation aussi peu éloignée que possible des tendances actuelles des sciences de la nature, sans que cela implique nécessairement une croyance absolue, fondationnaliste, dans l'existence des entités auxquelles il est fait référence. Mais Searle ne prend justement pas la précaution rituelle, au moins au début de son livre, de prendre ses distances à l'égard d'une ontologie prétendument affirmée par la physique moderne, ni même de signaler que l'utilisation de cette ontologie a comme seule justification celle d'un choix méthodologique de formuler toutes les interrogations, y compris philosophiques, dans un idiome commun qui serait celui des sciences de la nature. Il préfère ouvrir sèchement son livre par l'assertion selon laquelle nous vivons dans un monde unique dont les "principaux traits" sont exactement "(...) tels que les décrivent la physique, la chimie, et les autres sciences naturelles" ¹⁶.

Le résultat de cette excessive auto-affirmation initiale est que Searle se trouve contraint dans les derniers chapitres à battre presque entièrement retraite. S'inscrivant en faux contre le célèbre argument de G.E. Moore¹⁷, qui prouvait l'existence du monde extérieur en faisant certains gestes avec ses mains et en disant successivement "voici une main et voici une autre main", Searle commence par mettre en cause l'idée que la thèse

¹⁶ibid. p. XI

¹⁷G.E. Moore, "Proof of an external world", in: G.E. Moore, *Philosophical papers*, G. Allen & Unwin, 1959

réaliste est d'ordre empirique. De proche en proche, il doit alors concéder que cette thèse ne saurait être liée au caractère spatial ou non spatial des objets, pas plus qu'à une quelconque ontologie favorisée par les sciences physiques actuelles. Conformément au statut transcendantal qui lui a été assigné, elle est une présupposition nécessaire d'*arrière-plan* pour un pan entier de notre pensée et de nos discours, et, en tant que telle, elle a une généralité très supérieure à celle des ontologies particulières, qu'il s'agisse de celle du sens commun ou de celle(s) de la physique moderne¹⁸. Ceci étant admis, il devient clair que la conclusion à laquelle aboutit l'argument transcendantal de Searle est beaucoup plus faible que ce que cet auteur en attendait au départ: cette conclusion se borne à la remarque (trop ?) générale que nos pratiques, et en particulier celles qui visent à la communication, présupposent une réalité publique existant indépendamment des représentations que nous nous en faisons. Rien sur la forme de cette réalité; rien sur sa constitution en feuilles de papier, écrans d'ordinateurs, particules, ou champs; seulement l'assimilation peu contraignante de la réalité à un "espace de possibilités" disponible pour celles de nos activités qui s'y inscrivent.

Le problème est que Searle se prête ainsi à une récupération de la part de ceux des sociologues de la connaissance scientifique qui s'affirment "réalistes relativistes". Car ceux-ci sont tout à fait prêts à concéder qu'on ne peut pas se passer de la vague référence à une réalité extérieure, pour peu que l'on admette ensuite que cette réalité ne détermine pas *du tout* les discours théoriques qu'on peut tenir sur elle. Le seul point sur lequel ils sont en désaccord avec Searle ne concerne donc pas l'aboutissement très atténué de sa dénonciation du constructivisme social (à savoir la présupposition d'existence d'une réalité indépendante), mais la formulation initiale beaucoup plus forte de cette dénonciation (la nécessité d'un matériau ontologique structuré, donné d'avance par une réalité naturelle, pour la construction de réalités sociales). La réponse de D. Bloor¹⁹ à Searle porte au demeurant entièrement sur ce second point. Ce que ce fondateur du "programme fort" reproche à Searle, c'est non pas son réalisme externe très général, mais

¹⁸J. Searle, *The construction of social reality*, op. cit. p. 182 suiv.

¹⁹D. Bloor, "Idealism and the sociology of knowledge", *Edinburgh working papers in sociology* n°5, February 1996 (University of Edinburgh).

l'idée qu'il existe un système fixe de significations d'arrière-plan qui détermine notre ontologie. Pour lui, le processus de constitution de significations est *finitiste* (il repose sur un nombre *fini* d'actes de désignation, en particuliers ostensifs), et par conséquent le réseau entier des significations au moyen desquelles nous organisons un monde *a priori* sans limites est en principe indéfiniment ouvert, plastique, accessible à une révision sans limite des usages qui est un processus *social*.

Les concessions mutuelles des constructivistes et des réalistes

C'est à ce point qu'on peut voir comment un débat épistémologique où les protagonistes se sont enfermés dès le départ dans le cadre dualiste de la théorie de la connaissance, peut s'enfoncer dans une impasse.

Searle voulait prouver qu'une bonne part de notre représentation du monde, incluant en particulier l'ontologie prêtée aux sciences physiques, ne peut pas être socialement construite (dans le sens d'une élaboration dont l'arbitraire est complet, à son acceptation conventionnelle près). La seule autre option disponible dans le cadre dualiste adopté était que notre représentation et notre ontologie reposent sur des "faits bruts" imposés par la réalité extérieure. Et le moyen "transcendental" d'étayer cette seconde option était de montrer que toute construction sociale d'une réalité requiert comme préalable l'ontologie et les "faits bruts" en question. Malheureusement, ce programme s'est défait par ses deux bouts au fur et à mesure qu'il a progressé. D'une part, le processus de construction sociale a montré son implantation dans une pratique qui, en lui enlevant une bonne partie de son arbitraire, l'a rendu moins implausible comme candidat au titre de procédé de formation des théories scientifiques. D'autre part, il s'est avéré en fin de parcours qu'aucune ontologie particulière ne pouvait être étayée par l'argument transcendantal de Searle; seul l'énoncé très vague de l'existence d'une réalité préalable indépendante des conventions sociales l'a été. Or, si cela est vrai, les affirmations initiales de cet auteur sont considérablement fragilisées. Car, indiquait-il alors, ce dont nous avons besoin pour construire des réalités sociales ce n'est pas tant d'une réalité non-sociale en général que des *objets* capables de servir de supports aux opérations de déplacement symbolique. La prémisse *effective* de la construction

des réalités sociales est par conséquent beaucoup plus structurée que le minimum que cette dernière doit *nécessairement* présupposer. De ce fait toutes sortes d'options concernant l'origine d'une telle structure, y compris des options où intervient une certaine composante de "construction sociale" sont laissées ouvertes par le raisonnement de Searle. Même si Searle est parvenu à exclure la "construction sociale de la réalité en général", il reste sans moyens contre l'idée d'une "construction sociale de la structure ontologique attribuée à la réalité" dans la version élargie, tacite, et pragmatique que nous avons vu émerger.

De leur côté, bien des sociologues de la connaissance scientifique ont commencé par être tributaires (malgré quelques critiques) du genre de cadre dualiste dans lequel se meut Searle, c'est-à-dire du face-à-face entre une réalité extérieure et une société. La particularité de leur position est simplement qu'à l'inverse de Searle, ils cherchent à tirer au maximum l'ontologie (ce qu'ils appellent *le système des significations*) du côté de la société, plutôt que d'admettre qu'elle est pré-déterminée par la réalité extérieure. Mais la reconnaissance de "résistances" et de "contraintes" rencontrées par la construction sociale les a progressivement conduits à laisser une place considérable à des éléments de compte-rendu qui ne sont pas strictement limités au plan des échanges inter-subjectifs. De surcroît, la plasticité *de principe* assignée par eux à la formation des systèmes de significations se voit tempérée par la remarque que quelques-uns de ces systèmes (en particulier ceux qui servent à la conversation courante) sont *en fait* assez stables voire assez universels²⁰. Ces deux concessions laissent le champ libre à toutes sortes de conceptions non exclusivement sociales du processus de constitution des significations.

Les protagonistes du débat qui s'est engagé à propos de celui des deux pôles opposés par la théorie de la connaissance qu'il faut privilégier, finissent ainsi par devoir consentir à d'importantes concessions mutuelles. Mais il le font sans avoir complètement clarifié la source commune de leurs difficultés et de leurs inévitables reculs.

²⁰ibid.

Inadéquation des premiers commencements

On pourrait à ce stade désigner sans plus tarder cette source. Il est cependant plus intéressant de la voir se dégager d'elle-même à travers la comparaison entre l'échange d'argument précédent portant sur le constructivisme social, et des discussions plus classiques prenant également pour cadre la théorie dualiste de la connaissance. Considérons dans cet esprit le débat entre phénoménisme et réalisme physicaliste. Un phénoméniste pourrait faire sienne l'exigence de Searle d'un "matériau" pour la construction sociale; mais il proposerait d'assimiler ce matériau aux *sensations* ou aux *phénomènes élémentaires* tenus pour les seuls "faits bruts", au lieu de partir d'une ontologie physicaliste. Il est exact, admettrait un philosophe phénoméniste, que la procédure de déplacement symbolique exige un "premier commencement"; que si l'on veut que quelque chose "compte-pour" autre chose, il faut que ce quelque chose soit préalablement donné. Mais, poursuivrait-il, ce sont les phénomènes élémentaires et non les objets qui sont le sol ferme et initial à partir duquel toutes les opérations constitutives ultérieures sont possibles. Les phénomènes, les aspects, les profils, les formes, les qualités sensibles, commencent par nous être *donnés*, puis nous effectuons à partir d'eux un déplacement symbolique qui les fait compter-pour l'apparition *d'un objet*, cet objet pouvant être soit une "chose" de la vie courante soit une entité physique. Pour satisfaire les pragmatistes et les constructivistes, ajouterait le philosophe phénoméniste, nous pourrions même admettre que ce déplacement symbolique complet, allant du phénomène vers l'objet, s'effectue à travers deux déplacements symboliques intermédiaires: un premier déplacement allant du phénomène vers ce qu'il annonce comme manipulations possibles et comme nouveaux profils, puis un second déplacement allant des gestes et des aperceptions individuelles vers des schèmes universels et des propositions intersubjectivement communicables contenant le *nom* de l'objet. L'objection principale à cette conception est bien connue. *Dans le discours*, le phénomène ne précède pas l'objet; pour parler du phénomène on ne peut pas éviter d'utiliser un langage entièrement modelé pour la désignation et la prédication de "choses" ou d'agents. Pire encore, la leçon de la *Gestalt*-psychologie aidant, il n'est pas du tout évident que les sensations

ou les phénomènes élémentaires pré-existent, dans l'acte de perception, à la visée d'un objet. La tentative d'assigner au phénomène élémentaire le rôle de terme initial fixe préalable d'un déplacement symbolique originel dont le terme final serait l'objet, échoue en grande partie, par conséquent. Elle échoue parce que ce premier déplacement symbolique est toujours-déjà amorcé, et que son point de départ n'est défini rétrospectivement que dans le cadre discursif offert par son point d'arrivée. Il ne faut pas voir là une bonne raison pour ignorer complètement l'immédiateté sentie, mais simplement une incitation à la remettre à la seule place qui est la sienne: celle d'un champ de tensions informulées qui contraignent nos pratiques gestuelles et verbales. L'immédiat (la priméité, selon Peirce) n'est rien de ce qui s'énonce ni de ce qui se nomme, mais " cela " pose le filet des contraintes auquel chaque énoncé, s'il prétend à la validité, doit faire droit, et dans lequel chaque nom d'objet, s'il prétend délimiter un secteur du monde selon un critère pertinent de découpage, doit s'insérer en tant que point nodal²¹.

Un philosophe réaliste et physicaliste tendrait cependant à tirer des conclusions plus abruptes des remarques précédentes. Selon lui, l'enseignement qu'on doit en tirer est que phénomènes et sensations, loin d'être des données premières dont seraient susceptibles de partir les déplacements symboliques, est le produit élaboré d'une abstraction à partir de l'organisation *d'emblée objectuelle* du langage et de la perception. Et cela lui fournit un argument pour considérer qu'après tout, les objets physiques sont de bien meilleurs candidats que les phénomènes au titre de " premiers commencements ". Pour lui, la sensation est ontologiquement seconde par rapport au monde des objets, et cela est rendu plus que plausible par la circonstance qu'on peut fournir de la sensation un compte-rendu en termes d'interaction entre objets: les objets observés d'une part et des objets qualifiés d'organes des sens d'autre part. Mais contre cette affirmation également rigide, et également fondationnaliste, les anti-réalistes peuvent facilement objecter qu'il y a une distance considérable entre avoir fourni une description acceptable des aspects publics de la sensation dans le cadre d'une théorie scientifique manipulant des prédicats d'objets, et avoir prouvé que le système de ces objets était le sol premier, intrinsèque, pré-constitué dans

²¹ Voir J. Habermas, *Connaissance et intérêt*, Gallimard, 1976, p. 135

la nature, dont tout le reste tire son existence. Et le réaliste physicaliste risque alors de devoir admettre qu'au fond tout ce qu'on peut dire en faveur du système des objets du sens commun et de la physique, est qu'il fournit une excellente caractérisation des contraintes auxquelles nous devons obéir pour conduire une action efficace. Une caractérisation bien meilleure en un sens que celle que cherchait à donner le phénoméniste, parce qu'elle est intersubjectivement acceptable et aisément manipulable dans un langage commun; mais une caractérisation qui est moins bonne en un autre sens que celle du phénoméniste, parce qu'elle manque la dimension en première personne de ces contraintes.

Pour faire avancer ce débat, tout en le rendant en un certain sens caduc, il suffit d'identifier le point où ses protagonistes ont fini par devoir se rencontrer, après des débuts dogmatiques en faveur de l'un ou de l'autre des pôles désignés par la théorie de la connaissance. Ce point c'est celui-ci: aucune thèse sur un "premier commencement" n'est tenable; si nous commençons quelque part, c'est *in medias res*, pris dans le filet de contraintes du milieu dans lequel nous sommes immergés, irrémédiablement embarqués sur le bateau de Neurath, sans la moindre côte en vue, ni "extérieure" ni "intérieure", ni "objectuelle" ni "sensorielle", ni "physique" ni "sociale". Ne nous étonnons donc pas si *tout* compte-rendu que nous pourrons faire se heurte à l'objection selon laquelle ses termes présupposent d'autres termes qui lui sont étrangers. Evitons simplement de prendre comme matière première effective de notre discours des éléments trop éloignés de notre condition. Assumons cette condition, habitons notre situation, et partons d'elle; non pas parce qu'elle est plus fondamentale que quoi que ce soit d'autre, mais simplement parce que c'est la *notre*, et que tout autre point de départ serait *pour nous* au moins aussi hasardeux qu'elle.

L'idiome pragmatiste comme voie

L'une des meilleures options, si l'on veut que le discours philosophique sur les sciences prenne son essor au plus près du "milieu pascalien" des choses (c'est-à-dire au voisinage des choses qui *nous* sont familières), est sans doute d'adopter l'idiome pragmatiste. L'approche pragmatiste a en effet l'avantage de nouer ensemble, à travers un discours sur les gestes et les paroles des agents de l'entreprise scientifique: le matériel

d'objets mésoscopiques autour duquel s'organisent les activités, la trame de relations sociales et d'intérêts individuels dans laquelle s'insèrent les pratiques, les conséquences indirectes du passé biologique et des limitations cognitives des chercheurs, et enfin les intentions et les buts qui orientent leurs décisions d'agir. Pour peu qu'elle ne s'accompagne pas elle-même d'une surdétermination métaphysique, qu'elle évite d'hypostasier l'immanence des actes, au détriment des transcendances ontologiques et en remplacement d'autres immanences phénoménistes ou sociologistes, elle reste l'une des meilleures thérapeutiques disponibles contre les tentations fondationnalistes. C'est ainsi qu'on peut comprendre l'attitude de Wittgenstein vis-à-vis du pragmatisme dans *De la certitude*: s'approcher au plus près des modes d'expression pragmatistes, reconnaître au passage les services qu'ils ont rendus²², mais ne pas leur réserver l'exclusivité, ne pas hésiter par exemple à les associer à des modes d'expression qui relèvent de l' " attitude ontologique naturelle " ; dénier en somme à l'idiome pragmatiste le droit de s'ériger en nouveau système " fondamental " après avoir aidé à en fragiliser d'autres.

En prenant appui sur un langage de type pragmatiste, il est en tous cas facile d'élucider le motif principal des difficultés rencontrées par Searle au cours du développement de son raisonnement réaliste et anti-constructiviste.

Ce motif commence à se lire en filigrane dans l'utilisation d'un *argument transcendantal*. Que dit en effet Searle, pour justifier la nécessité d'une base de réalité non socialement construite? Que la construction sociale d'une réalité doit *présupposer* des réalités antérieures sur lesquelles faire opérer les déplacements symboliques. Mais qu'est-ce exactement que " présupposer " quelque chose? Est-ce *croire explicitement* en ce quelque chose, soutenir une théorie constituée à son sujet? En aucune façon, puisque selon Searle le genre de présupposition qu'il a en vue fait partie de ce qui est *tacitement tenu pour évident*. Searle n'est pas loin d'adopter ici la définition donnée par R.C. Stalnaker des " présuppositions pragmatiques " : " (Une présupposition pragmatique est) une disposition à se comporter dans l'utilisation de la langue comme on le ferait si l'on avait

²² " Je veux donc dire quelque chose qui sonne comme du pragmatisme " . L. Wittgenstein, *De la certitude*, Gallimard, 1976, § 422

certaines croyances ”²³. Retenons donc ceci: à moins de recourir à l'idée qu'une présupposition tacite est une croyance inconsciente, ce que récuse vigoureusement Searle, il faut admettre qu'elle est seulement une disposition à se comporter *comme si*. Seul un *comme si* performatif est requis, et rien d'autre. Ce qu'il faut par conséquent comme premier matériau pour procéder à la construction d'une réalité sociale, ce ne sont pas des éléments de réalité déjà tout constitués dans le “ monde extérieur ”, mais ce sont des conditions globales (ni exclusivement sociales, ni exclusivement matérielles, ni exclusivement cognitives, parce que sans doute tout cela à la fois) au sein desquelles les agents de la construction sociale puissent sans inconvénient se comporter *comme si* de tels éléments de réalité étaient préalablement disponibles pour tout déplacement symbolique ultérieur.

Ainsi comprend-on mieux le flottement de Searle entre la version initiale de son argument, intransigeante et physicaliste, et sa version finale, faible et aboutissant tout près d'un concept informe de “ chose en soi ”. D'un côté, Searle reconnaît en fin de parcours qu'une présupposition mise au jour au moyen d'un argument transcendantal ne peut pas être conditionnée par des composantes empiriques. On doit par conséquent éviter d'exiger de ce genre d'argument qu'il impose de lui-même une forme empiriquement précise à la présupposition, en l'identifiant à tel ou tel découpage de la réalité en *objets* et en *prédicats d'objets*. D'un autre côté, ce qu'utilise *de facto* la construction sociale d'une réalité, ce sont bien des *objets* ou des *prédicats* symboliquement déplaçables. Dès lors, Searle se trouvait en porte-à-faux: il avait besoin d'un système d'objets et de prédicats particulier pré-donné, il avait l'impression que c'était bien *cela* que demandait l'opération de construction sociale, mais il se rendait compte qu'une fois pleinement développé, son argument transcendantal lui fournissait bien moins que cela (une simple présupposition de départ au sujet d'une réalité sans forme précise). Sa stratégie a dès lors consisté à escamoter dans un premier temps l'excessive généralité de l'argument transcendantal en affirmant haut et fort que la construction sociale d'une réalité ne peut s'effectuer qu'à partir d'un système unique, fixe, donné d'avance par la nature, d'objets et de

²³R.C. Stalnaker, “ Pragmatic presuppositions ”, in: M.K. Munitz and P.K. Unger, eds. *Semantics and philosophy*, New York University Press, 1974, p. 197

prédicats; un système qu'il était tentant d'emprunter à la physique, parce que celle-ci jouit dans notre civilisation d'un préjugé favorable au sujet de sa capacité à découper le monde "suivant ses jointures". Ce n'est ensuite que dans un deuxième temps que Searle a tiré les ultimes conséquences de la nature transcendante de son argument, à savoir *l'indétermination ontologique* des conclusions qui en sont tirées, et qu'il a poussé cette indétermination jusqu'à un complet silence au sujet de la forme de la réalité extérieure.

Il y avait pourtant une autre solution. Une solution qui aurait concilié l'indétermination ontologique des conclusions de l'argument transcendantal, et les exigences de la pratique de construction sociale d'une réalité, au lieu de les mettre en conflit à travers une inconsistance entre le début et la fin du livre de Searle. Cette solution tire toutes les conséquences du concept de *présupposition* mis en oeuvre dans l'argument transcendantal. Elle consiste, redisons-le, à considérer que les agents de la construction sociale *n'ont pas* besoin du préalable d'un système d'objets indépendant d'eux et fixé d'avance; qu'ils ont seulement besoin de s'accorder sur un système d'objets avec lequel ils puissent se comporter *comme s'il* était indépendant d'eux, et qui soit suffisamment stable par rapport aux échelles de temps humaines pour que cet accord soit indéfiniment reconductible. L'argument transcendantal, qui va d'une activité à ses présuppositions, peut bien être indéterminé quand au fait de savoir *lequel* de ces systèmes est traité comme s'il était pré-existant, il n'en impose pas moins qu'il y en ait *un*. L'argument transcendantal est donc moins catégorique que ce que souhaitait Searle au départ, mais plus riche qu'il ne l'a finalement admis.

La limite fluente entre le donné et le construit

La conclusion qu'on peut en tirer n'est certes pas, comme l'aurait voulu Searle, qu'une fraction de notre système d'objets est absolument libre *par nature* de toute composante de construction sociale, mais elle n'en est pas inintéressante pour autant. Elle énonce que si *certaines* des objets autour desquels s'organise notre activité sont socialement construits, *tout* ne peut pas l'être à la fois, parce que *quelque chose* doit être présupposé, en tant que matériau, dans la construction. La distinction tranchante entre ce qui, relevant des réalités sociales, est

susceptible d'être socialement construit, et ce qui, relevant des réalités naturelles, ne peut *absolument* pas être socialement construit, s'estompe. Elle est remplacée par une distinction entre ceux des éléments de notre système d'objets avec lesquels nous parvenons à nous comporter comme s'ils étaient donnés d'avance, et ceux d'entre eux qui sont trop manifestement le produit de notre activité pour que nous le puissions. Cette dernière distinction est à la fois plus mobile et plus nuancée que la précédente. Elle est plus mobile parce qu'elle est entièrement dépendante d'un processus inachevé d'extraction des foyers de convergence inter-subjective et inter-culturelle, à partir d'une réalité multiforme où l'objectif et le subjectif, le naturel et le culturel, le brut et le construit, le non-social et le social, ne sont pas séparés d'avance. Elle est aussi plus nuancée parce qu'elle n'implique pas qu'il n'y ait absolument rien qui relève de notre activité dans les objets avec lesquels nous nous comportons à un moment donné comme s'ils en étaient indépendants, ni à l'inverse que les objets que nous tenons pour socialement construits soient affranchis de toute contrainte débordant la sphère sociale.

La raison pour laquelle nous n'avons d'autre choix que de commencer *in medias res* devient claire: aussi fructueux qu'aient été nos efforts passés pour démêler l'écheveau de relations dans lequel nous sommes pris, à aucun moment nous n'avons de garantie d'y être complètement parvenus. Pire encore, rien n'empêche que des obstacles infranchissables à la tâche de désenchevêtrement n'apparaissent en cours de route. La mécanique quantique a fourni quelques bons arguments à ceux qui croient à l'existence d'un tel obstacle. Par contraste, l'affirmation par Searle d'une stricte séparation entre les réalités sociales (construites), et les réalités naturelles (données), traduit la croyance que ce résultat (le désenchevêtrement) a été déjà atteint; ou, mieux, qu'il est déjà disponible dans le monde et que nous n'avons qu'à le reconnaître comme tel, qu'à le "découvrir".

La remarque pertinente de cet auteur²⁴ selon laquelle l'enfant commence par considérer comme *données* les réalités que *nous adultes* qualifions de "sociales", et qu'il n'apprend à voir certains phénomènes comme "objets naturels" que par un *long*

²⁴J. Searle, *The construction of social reality*, op. cit. p. 4

processus d'abstraction, aurait pourtant dû attirer son attention sur la précarité de telles divisions ainsi que sur leur dépendance à l'égard d'un moment de la dynamique de notre accommodation à la vie dans le monde. Avoir reconnu cela ne l'aurait pas conduit à admettre la défaite du réalisme physicaliste contre le constructivisme social, mais seulement à s'apercevoir que l'alternative elle-même est creuse. Car il n'y a rien dans notre environnement composite qui ne relève pas d'une manière ou d'une autre du "réel" (d'un réel dont les résistances émergent dans l'écheveau des pratiques, et non pas d'une "réalité extérieure" posée-devant et déterminée d'avance). Réciproquement, il n'y a aucune des parties que nous distinguons dans ce réel qui n'ait pas demandé un effort de constitution phylogénétique, ontogénétique, social, opératoire, ou conceptuel.